Noël au Village.

Pourquo, entre tant de Noëls passés, à travers les années déjà bien nombreuses, hélas! mes souvenirs s'arrêtent ils plus volontiers sur un des plus lointains, des plus paisibles, et je dirai presque des plus humbles? Par quelle mélancolique loi des contrastes, en cette bruyante soirée de reveillon, dans ce Paris tumultueux, débridé, désordonné, et qui a une façon si particulière de fêter la naissance du petit Jésus, vois je revivre devant moi, à plus de vingt ans de distance, un soir de Noël tout blanc de neige, au milieu d'une campagne désolée, dans un petit village perdu où le hasard m'avait conduit? Ce n'était même pas tout à fait un village; plutôt une agglomération de quatre ou cinq petits hameaux, dont le plus important, situé sur un monticule, comprenait l'église et la mairie, les deux blanches maisons d'où tout partait et où tout aboutissait. Il n'y avait guère, dans cet endroit paisible et laborieux, que des cultivateurs qui labouraient leur champ ou celui d'autrui. Dès l'aube, les gens quittaient leurs demeures, et jusqu'au soir s'en allaient travailler dans la campagne. Les femmes, restées au logis, travaillaient, elles aussi. Elles faisaient, avec du lait de chèvre, de petits fromages blancs que, chaque matin, les fillettes et les garçonnets portaient au marché de la petite ville voisine. Il n'y avait pas de riches dans ce village, mais personne non plus n'y était pauvre. Chacun se suffisait à soi-même: c'est le plus sûr moyen d'être heureux.

* * *

Le soir, de ce petit hameau qui les dominait tous, on voyait par les étroits sentiers, les laboureurs revenir, à la file, de leur travail. Ils marchaient d'un pas lent, leurs outils sur l'épaule, en gens que rien d'imprévu n'attend jamais. Ils causaient entre eux de la pluie et du beau temps qui font les deux plus importantes choses à la campagne. Aux chemins de bifurcation, les petits groupes se séparaient: chacun se dirigeait vers son hameau, et la route redevenait déserte, assombrie déjà par la nuit. De l'une à l'autre, alors, les maisons, faiblement, s'éclairaient: les petites lampes de résine, suspendues au-dessus des cheminées, formaient de loin, à travers les vitres, des petits points rouges imperceptibles. De chacune de ces maisonnettes s'échappait un mince filet de fumée, indiquant l'heure du repas du soir, qui est presque aussi l'heure du coucher, car on ne veille guère au village, dans celui là surtout où il n'y avait pas de cafés, ni même de buvettes, et où toute l'animation, toutes les distractions du dimanche se concentraient dans une seule boutique, située près de l'église et dont le patron, à la fois épicier, mercier et droguiste, avait installé un jeu de boules dans son jardin.

Il était, sans concurrence possible, le père Noël de ce petit village d'abord parce qu'il avait une belle barbe blanche, et puis parce que c'était de chez lui que sortaient tous les petits objets d'un sou, bonhommes en sucre d'orge, images coloriées, billes et toupies, qui, la nuit du reveillon, se retrouvaient miraculeusement dans les petits souliers des petits enfants. Ce sont là comme les plus grands bazars de Paris, cette humble boutique de montagne restait ouverte toute la nuit. Deux ou trois lampes au pétrole l'éclairaient, mais elle était illuminée surtout par les clartés venues de l'église. Des portes ouvertes lui arrivaient la lumière des cierges, le reflet de ces quatre villageois, qui resplendissait la crèche traditionnelle. C'était l'époque où dans l'ancien temps le village ne dormait pas. Aux premiers coups de la cloche, de tous ces hameaux épars, on se mettait en route. Le froid était vif, et une neige épaisse blanchissait les chemins. Le ciel, très pur, éclairait doucement le paysage, et toutes ces ombres, qui suivaient la même direction, semblaient comme jadis les trois mages, marcher, elles aussi, vers l'étoile. Cependant, des lumières s'agitaient par ci par là. C'étaient, tenues par de jeunes garçons ou de jeunes filles, les petites lanternes qui servaient de guides aux bonnes vieilles femmes que cette veille ne condamnait plus. Les plus âgées, quelques unes même un peu infirmes, venaient à cette messe de minuit. Et recourbées, ratatinées, s'appuyant sur de lourdes béquilles, elles ressemblaient, toutes noires sur la neige si blanche, à de vieilles fées mystérieuses, précédées de lutins et de feux follets.

L'une d'elles était plus particulièrement escortée. C'était la plus ancienne de l'endroit. Elle avait passé déjà quatre-vingts ans, et elle habitait le hameau le plus éloigné de l'église. Toute sa vie, si longue, s'y était écoulée. Jamais l'occasion ni la tentation ne s'étaient offertes à elle d'aller à la ville. Elle ne connaissait rien en dehors de son village. Toute jeune, elle s'y était mariée avec un homme du même hameau, et sa vie monotone et laborieuse s'était pour suivie à travers les mois et les années, tous les jours uniformément pareils. Les enfants lui étaient venus comme ils viennent aux pauvres gens, en abondance. Elle en avait eu six que son mari et elle avaient élevés en travaillant. Son mari avait quelques châtaigneraies dont il tirait le meilleur parti: la femme, comme toutes les autres femmes du pays, fabriquait de ce petit fromage de chèvre qu'un de ses frères allait vendre au marché voisin. Puis le mari était mort. Il avait été jadis soldat, sans avoir droit pourtant à une pension, mais de temps à autre quelques maigres secours étaient envoyés à sa veuve. Des associations d'anciens militaires, ou même parfois le ministère de la guerre, lui faisaient tenir de petites sommes. Avec le profit du fromage et la vente des châtaignes, cela lui permettait d'élever tout son monde.

* * *

Et les enfants avaient grandi, se disséminant par le monde, au hasard de leur carrière. L'un d'eux s'était engagé, un autre était entré comme commis à la ville, un troisième avait obtenu un petit emploi. Ils avaient tous, petit à petit, quitté le village, laissant leur mère à la garde de la fille aînée, l'aidant d'ailleurs de leur mieux, et revenant de temps à autre la voir. Puis à leur tour ils avaient fait souche, et maintenant la bonne vieille, restée attachée à son hameau, n'ayant jamais regardé plus loin que la dernière maison du village, avait ainsi, de par le monde, dans des pays qu'elle ne soupçonnait même pas, des êtres de sa chair et de son sang, des petits à qui elle avait donné la volée, et que ses yeux et sa pensée elle même étaient impuissants à suivre. Le facteur, à de certains jours, lui apportait une lettre de Saïgon: une de ses filles y avait suivi son mari, qui y tenait un petit commerce. D'autres fois, c'était des lettres qui venaient de plus loin encore, des mers lointaines où naviguait un de ses petits-fils. Que de pays mystérieux, que de terres fabuleuses ces lettres avaient traversés, avant d'arriver aux mains de la bonne vieille, dans le petit coin de terre que jamais elle n'avait quitté! Elles avaient pris le bateau, le chemin de fer, des choses que l'octogénaire n'avait jamais vues et qu'elle ne verrait jamais! Et cette pensée en faisait pour moi comme un livre de légende. Je croyais voir un de ces vieux arbres vermoulus, dépouillés de leurs branches et déjà penchés vers la terre. Sur leurs cimes, il y eut autrefois des nids: mais les oiseaux, dans l'immensité de l'air, ont pris leur vol. Et le vieil arbre est toujours là, près de sa fin. Il peut mourir, il aura donné de la vie tout autour et même bien loin de lui!

La bonne femme, dans ce village, était considérée comme une sainte. Ceux qui me contaient son histoire parlaient d'elle avec un ton d'admiration et de respect... "Elle n'est jamais sortie d'ici!" Et ils n'auraient pas admiré davantage quelqu'un qui, parti de chez eux, fût allé se couvrir de gloire au bout du monde. Ils avaient sans doute raison, quoique l'héroïsme ne fût entré pour rien dans la vie si longue et si remplie de cette paysanne. Elle avait suivi obscurément sa destinée qui l'attachait à ce lieu perdu où étaient le devoir, le travail, les souvenirs. Et c'était encore le même instinct dévoué, les mêmes pensées d'affection qui la faisaient se traîner, sous le poids des ans, à cette messe de minuit à laquelle elle n'avait jamais manqué. C'était comme un rendez vous qu'elle donnait à tous ses absents. Où qu'ils fussent, à Saïgon, en Chine, aux armées ou sur les mers ils savaient que si elle n'était pas morte, elle ferait ce soir-là la route longue et pénible qui menait à l'église du hameau. Elle, hélas! ne pouvait guère se les représenter dans ces lointains pays dont elle n'avait aucune idée. Mais eux se la figuraient très bien, toute cassée, mais encore vaillante, quittant sa demeure, la demeure paternelle, au premier coup de la cloche, s'en allant, avec l'aide des voisins, le long du chemin qu'ils avaient eux-mêmes tant de fois parcouru, et rentrant ensuite dans la vieille maison déserte et remplie d'eux. Il y a toujours ainsi dans l'existence, surtout dans les longues existences, de ces dates évocatrices, de ces heures de souvenir et de rappel, qui, sur la pauvre route humaine, sont, au gré des années, comme de brèves stations dans la joie ou la tristesse....

LE PASSANT.

Le roi Oscar.

Stockholm, Suède, 24 Décembre—Le bulletin publié aujourd'hui par les médecins du roi Oscar annoncent que le malade va de mieux en mieux.

—o—

SPÉCIALITÉ DE LA MAISON.

MONOLOGUE

Je n'aime pas les gâteaux! C'est mon droit. Les gâteaux! qu'est-ce que cela, après tout? de la farine, du sucre, des œufs et du beurre? Et, à présent, on fait des œufs artificiels et du beurre postiche! Pouah! ... Enfin, je déteste la pâtisserie! Mon estomac se montre réfractaire à la digestion de ces aliments. Ils séjournent là, méchamment, pendant de longues heures, me torturant, m'étouffant durant tout le jour, et épouvantant mes nuits d'atroces cauchemars.

—Mais, monsieur, allez-vous me dire, si vous n'êtes pas un pur crétin, n'en mangez jamais et laissez-nous tranquilles!

Parbleu! c'est bientôt dit! Vous ne soupçonnez pas ce qu'il y a d'amer dans ce conseil: "N'en mangez jamais!" Oh! Dieu! non! Je n'en voudrais goûter de la vie! Et s'il m'est arrivé quelquefois d'en ingurgiter seulement gros comme ça, ce fut bien malgré moi, allez!

Exemple:

J'abhorre ces pseudo-gourmandises! Je vous l'ai dit déjà, je le sais, mais cette profession de foi gastronomique me soulage! Laissez-moi me soulager! Oui! j'exècre la pâtisserie, mais j'adore une pâtissière.

Oh! si vous la connaissiez!.... Vous l'aimeriez aussi! ... C'est pourquoi je ne vous dirai ni son nom ni son adresse! C'est là bas, là bas, dans un coin perdu des Batignolles, à deux pas des fortifications! Ah! dame vous savez, ce n'est pas une de ces officines aristocratiques, où les gâteaux sont aussi chers que microscopiques, où les pâtes, longuement foulées, travaillées par des mains savantes et des rouleaux exercés, sont légères et délicates. Non! Ici, les pièces sont sérieuses, consistantes, massives. On en a pour son argent, enfin!

Mais elle! Elle! Si blanche, si rondelette, si avenante! Elle trône derrière un riche comptoir .... en faux marbre, entre une petite armoire, dont les parois vitrées laissent voir un bataillon de brioches dorées, et un plateau chargé de verres et de carafes, aux pieds la soie accroche des paillettes, que reflètent ses yeux ingénus.

Depuis longtemps je l'avais remarquée. Elle aussi m'avait distingué,—comme toutes les femmes, d'ailleurs! Dès que je l'apercevais, mon cœur cabriolait dans ma poitrine.

De deux à trois, la boutique est généralement peu fréquentée. Hier donc, je tournai le bec de canne. J'entre sous le premier prétexte venu: commander un gâteau quelconque, dans une rue quelconque.

Elle était somnolente. A mon arrivée, elle se redressa et encouragea mon audace d'un sourire. J'avance, palpitant.

—Madame, voudriez-vous envoyer une frangipane .... veau et jambon....à... ?

Je barbotais! A cette idée de frangipane veau et jambon, elle éclata d'un rire fou.

—J'ai peut-être commis une hérésie, madame? ajoutai-je? Je le veux! Mais excusez mon trouble. J'ai la tête comme le cœur ....sens dessus dessous. Je vous aime!

Et, sans lui donner le temps de se reconnaître, je m'empare d'une main potelée, qu'elle ne retire pas trop vite. Soudain, un bruit de pas retentit dans l'arrière magasin. La porte du fond s'ouvre. Un homme paraît, portant une manne de gâteaux assortis.

—Mon mari! Mangez!....

Et elle ouvre, à deux battants, la petite armoire transparente.

Cette prière était un ordre! Je suis un galant homme! Mais je lus dans le regard de l'Othello en veste blanche une jalousie si terrible, que je cueillis à tout hasard une brioche sur l'étagère. Je devais sauver l'honneur de cette femme, n'est ce pas? Elle était rassise, — la brioche, — elle datait au moins de l'avant veille.

Je réussis enfin à l'avaler. Je me fouille pour payer. Horreur! ma poche est vide! J'ai oublié ma bourse!

Othello, campé fièrement — j'appelle ça fièrement — sur ses deux pieds, — j'appelle ça des pieds, — le coin du tablier relevé sur son bedon, le bonnet rabattu sur un front ... prédestiné, me regardait manger, avec une sombre défiance, cette brioche fossile.

Quelle situation! La femme, le mari, la brioche.... et pas un rouge liard! Mon supplice commençait!

—Un gâteau de riz! me dit le pâtissier. Spécialité de la maison!

Desdémonde me jeta un coup d'œil suppliant.

Je pris machinalement le gâteau de riz! Quel mortier! Consommateur chevaleresque, j'explorais en vain l'abîme de mes poches. Je mastiquais avec résignation, les yeux dans les yeux du Maure des Batignolles!

—Un baba! poursuivit-il avec un ricanement féroce. Spécialité de la maison!

Pauvre moi! Le baba alla s'empiler sur la brioche et le gâteau de riz.

—Une madeleine? Spécialité de la maison!

L'Himalaya sur le Saint-Gothard.

Et c'est une pâtisserie que sa légèreté a fait baptiser vol-au-vent!

Je suffoquais! Je pétris avec fureur mon épigastre. Sous mes doigts je sens, quoi? Une pièce de monnaie égarée dans la doublure de mon gilet. Sauvé! non! c'est une pièce de dix sous, et j'ai rendez-vous pour ce soir à ça!

—Un massepain! spécialité de la maison!

Une sueur froide inonde mon front! Marche!.... Marche! Non! c'est au Juif Errant qu'on dirige. Marche! Marche! Mais où donc!

Et l'on n'a abouti finalement à:

—Un gâteau de plomb! Spécialité....

C'en est trop! Je retire mes doigts du gousset, je vais lui jeter ces cinquante centimes à la face. Oh! bonheur! une pièce de cinq francs! Je la lance sur le comptoir et je m'enfuis sans attendre la monnaie.

Depuis hier je me noie de thé! J'en suis à ma quinzième tasse.

Ah! jeunes gens! n'allez jamais une pâtisserie.... on aimez beaucoup les gâteaux!

A LA CRECHE

L'âme unie en l'ardeur d'une même pensée,
Au roi des rois chaque berger portait un don:
Des fruits, une colombe, une agnelle, un mouton
Et leurs pas résonnaient sur la terre glacée.

La Vierge et Saint Joseph adoraient le Sauveur
Si puissant et si doux en sa faiblesse humaine;
L'âne et le bœuf le réchauffaient de leur haleine
Les bergers approchaient pour lui donner leur cœur.

La Vierge doucement mit un doigt sur sa lèvre.
Et tous, à deux genoux et le front prosterné,
Contemplèrent, brûlant d'une extatique fièvre
Le sommeil pur du nouveau né.

Puis l'enfant s'agita.... Comme un reflet d'étoile,
Le regard de Jésus vint caresser leurs yeux....
Tous crurent entrevoir le paradis sans voile
Lorsque sourit le roi des cieux.

Et la Vierge chantait: "Dans ton ciel de lumière,
Tous ces humbles de cœur, dis, tu les recevras
Un jour, mon divin fils!" Pour répondre à sa prière
Le Sauveur leur tendit les bras.